

Jean-Michel Salaün

Mémoires numériques : émancipation ou contrôle-soft

Commençons par trois citations. La première est issue d'une publication de l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE) qui produit des analyses et statistiques sur les pays développés, la seconde d'un rapport d'une importante société savante des États-Unis, tandis que la troisième rapporte le propos d'une salariée d'une entreprise commerciale, Google. Les trois propos, prononcés dans

un contexte différent, soulignent le même enjeu : l'importance de l'organisation des connaissances enregistrées pour le développement des sociétés et le rôle du numérique dans cette organisation.

La première introduit un article rappelant l'histoire longue de 5 000 années des collections de documents et montrant son importance pour le développement des connaissances et de l'économie associée : « L'infrastructure épistémique de l'économie de la connaissance repose sur les bibliothèques, les archives, les musées, les galeries, les zoos, les aquariums et d'autres collections systématiques encore qui permettent aux individus de savoir ce qu'ils savent et de faire ce qu'ils font. Le rassemblement, la conservation, l'organisation, la représentation et la diffusion des documents d'archives, des plantes et des animaux, des objets rares ou communs, des œuvres d'art, etc. est au cœur de la production de connaissances, de l'enseignement, de la prise de décision et du commerce (traduction de l'auteur).¹ » Parmi bien d'autres exemples, on peut rappeler le parallèle entre le passage des cabinets de curiosités du 18^e siècle au muséums du 19^e siècle et l'évolution des sciences naturelles : de Linné à Lamarck jusqu'à évidemment Darwin.

La seconde citation, qui introduit un célèbre rapport nord-américain sur les cyberinfrastructures, *Our Cultural Heritage*, souligne qu'aujourd'hui l'organisation des connaissances dans les sciences humaines et sociales passe par le numérique et que ce dernier influence cette organisation : « L'arrivée de l'Internet a transformé les pratiques dans les sciences sociales et humaines (SHS), plus lentement que certains l'avaient espéré mais plus profondément que d'autres auraient attendu. Les ressources du patrimoine culturel numérique forment un ensemble de données essentielles pour les SHS : ces ressources, traitées grâce aux réseaux et aux logiciels, organisent aujourd'hui la façon dont les scientifiques découvrent et donnent du sens aux traces humaines tout en organisant la manière dont leurs résultats sont transmis à leurs étudiants, leurs collègues et au public en général (traduction de l'auteur).² »

Enfin, la troisième citation est extraite d'un récent entretien avec la responsable d'un nouveau service de la firme Google, le *Knowledge Graph*, publié sur un blog spécialisé. Ce service affiche, dans la version américaine du moteur, un cartouche comprenant les principales caractéristiques de l'objet recherché, et non plus seulement une série de références le concernant. A la question de l'objectif de ce nouveau service, sa responsable répondait : « Il s'agit de cartographier le monde réel d'une façon que les ordinateurs puissent comprendre. Il s'agit de prendre des objets du monde réel, de comprendre ce que sont ces choses et quelles sont les choses importantes à leur sujet ainsi que leurs

1. Margaret Hedstrom et John Leslie King. « Epistemic infrastructure in the rise of the knowledge economy ». In Brian Kahin et Dominique Foray, *Advancing Knowledge and the Knowledge Economy*, Cambridge (Mass.) : MIT Press, 2006, p. 113-134. <http://lking.people.si.umich.edu/EpistemicInfra-MITPress.pdf>

2. ACLSC, *Our Cultural Commonwealth*. [en ligne] *The report of the American Council of Learned Societies Commission on Cyberinfrastructure for the Humanities and Social Sciences*, 2006, 51p. <http://www.acls.org/cyberinfrastructure/ourculturalcommonwealth.pdf>

relations à d'autres choses. C'est la partie que je trouve la plus fascinante : quelle est la relation entre toutes ces choses différentes (traduction de l'auteur) ?³ »

La juxtaposition de ces propos, qui chacun dans leur contexte font des constats complémentaires, en suggère que : 1) les cyberinfrastructures au service de la science qui s'appuient aujourd'hui très largement sur les technologies du web, sont l'aboutissement, ou plutôt un jalon supplémentaire, d'un très ancien processus historique d'organisation des connaissances scientifiques consignées ; 2) la maturation du web est marquée par une relation différente aux connaissances en cohérence avec l'évolution de nos sociétés ; 3) elle est aussi l'occasion de stratégies industrielles et commerciales inédites qui concernent l'organisation même du savoir.

Le document a, depuis les origines du mot, pour fonction la transmission et la preuve. Dans la science ces fonctions se sont progressivement affirmées au sein de l'article scientifique, révisé par les pairs (prouvé) et publié dans une revue (transmis). Cette organisation représente la traduction documentaire de la science positive, issue du 18^e et du 19^e siècle et régule au 20^e siècle sa microsociété. Les publications des chercheurs, diffusées par les revues et les livres et réunies dans les bibliothèques, sont encore aujourd'hui l'étalon du « mercato » de la recherche.

Dans le web, le document n'est plus transmis mais trouvé, échangé, puis ultimement, dans la version la plus avancée du réseau, le web de données, construit à la demande. La confiance en son contenu, la preuve, n'est pas acquise par un processus de révision mais par la transparence de l'accès aux données et donc la potentialité de vérification par l'internaute lui-même grâce à la confrontation à d'autres ressources. Nous avons changé d'époque. La confiance en une science positive source de progrès s'est émoussée, tandis que la montée de l'instruction et la multiplication des informations disponibles a valorisé les opinions.

Logiquement, le succès des différents projets documentaires reflète les changements de notre relation au savoir, il l'accompagne et l'accélère. La documentarisation de la fin du 19^e siècle, c'est-à-dire l'organisation systématique des grands centres documentaires, consacrait la science positive ; la redocumentarisation du début du millénaire, représentée par le web, marque une relation au savoir plus individualiste et sceptique. Dans le même temps, les outils de traitement des données sont aujourd'hui, d'une part dans les mains de firmes commerciales qui cherchent à répondre au plus prêt et même prévenir une demande, c'est-à-dire organiser le marché, et, d'autre part, dans celles de la « loi et l'ordre » qui veulent prévenir les dysfonctionnements et modéliser les comportements sociaux afin d'optimiser le fonctionnement des institutions. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui le « big data ».

Nous sommes ainsi devant un paradoxe : d'un côté jamais sans doute les possibilités d'émancipation de l'individu n'ont été aussi grandes grâce à l'accès aux ressources documentaires ; de l'autre jamais la tentation de contrôle-soft n'a été aussi forte du fait des capacités de traitement des traces par quelques-uns. Ni la production des données, ni les logiciels qui les traitent ne sont évidemment neutres pour la construction des connaissances. Le débat sur ces points, essentiel pour notre rapport au monde, est tout aussi essentiel pour les sciences humaines et sociales qui sont confrontées au même dilemme d'émancipation ou de soumission. Il n'a pourtant aujourd'hui, me semble-t-il, pas vraiment dépassé le niveau très général des dénonciations et des procès d'intention.

3. RWW. « How Google Organizes the World: Q&A With the Manager of Knowledge Graph. » [en ligne] *ReadWriteWeb*, 26 juillet 2012. <http://www.readriteweb.com/archives/how-google-organizes-the-world-qa-with-the-manager-of-knowledge-graph.php>